



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIV.

Québec (Province de Québec), Juillet et Aout 1870.

Nos. 7 et 8.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poesie: Le Ravin, épisode de 1792, par André Theuriot; Stencervood, par J. M. Le Moine.—Éducation: La première éducation, par J. Ramboson.—Les Pères et les Enfants, par P. J. Stahl.—Le Charpentier Villeneuve et son fils Pincéneur, par E. Lepouvé.—Les écoles de Nègres aux États-Unis, *Magasin Pittoresque*.—Avantages de la propriété, par De Gérande.—SCIENCE: Un Revenant Microscopique, par Ed. Grimace.—Revue Géographique de 1870, par Vivien de Saint-Martin.—AVIS OFFICIELS: Avis aux Dissidents de St. Joachim, comté des Deux-Montagnes.—Nominations de Commisaires d'écoles.—Division, réunion et annexion de Municipalités Scolaires.—Diplômes octroyés par les Ecoles Normales.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'Examinateurs.—PARTIE ÉDUCATIVE: Le Prince Arthur et la Littérature Canadienne.—Distributions de Prix et de Diplômes dans les Ecoles Normales.—Examens publics dans les Universités, Collèges, Académies et autres maisons d'éducation.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Sciences.—Bulletin Historique.—Bulletin des Statistiques.—DOCUMENTS OFFICIELS: Liste additionnelle de subventions sur le fonds des Municipalités navales pour l'année 1869.—Liste additionnelle de la Distribution du fonds de l'Éducation supérieure pour l'année 1869.—Distributions de Prix dans les Ecoles Normales Jacques Cartier et Laval, et dans les Ecoles Modèles annexes.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE RAVIN

ÉPIQUE DE L'INVASION DE 1792

Verdun s'était rendu. Serrés en noires lignes,
Les bataillons prussiens escaladaient nos vigues.
Vers l'Argonne, aux grands bois noyés dans les brouillards,
Ils s'avançaient nombreux, insolents et pillards,
Et les corbeaux, trompés par ces voix allemandes,
Se croyaient en famille et saluaient leurs bandes.
Tous se voyaient déjà triomphants, et le soir,
Leurs généraux, grisés par les vins du terroir,
Taillaient la France entre eux comme un cerf qu'on démembra.
La route cependant était rude. Septembre
Versait à flots les pleurs de son ciel pluvieux,
Les fourgons dans la boue entraînaient jusqu'aux estieux,
Et les hommes juraient et faisaient triste mine,
Ayant au front la pluie, au ventre la fumine.
Les bourgs étaient déserts, les paysans lorrains
Ochaient dans les forêts leurs troupeaux et leurs grains,
Et quand chez un fermier les fourrageurs avides
Arrivaient, l'écurie et la huche étaient vides...
Leurs premiers régiments, à demi morts de faim,
Avaient atteint Grandpré; devant eux, à la fin,
L'Argonne se dressait, sombre, profonde et haute,
Quand un des espions rapporta qu'à mi-côte,
Dans un taillis coupé par des fossés bourbeux,
Des paysans s'étaient enfuis avec leurs bœufs.

D'abord ce fut un rauque et brutal cri de joie,
Puis en silence, et pour ne pas manquer de proie,
On cerna le taillis.

Au milieu des halliers,
Cent hommes environ, fermiers ou journaliers,
Pâles, armés de faux et de vieilles épées,
Faisaient le guet, tandis qu'à l'entour des cèpes,
Leurs grands bœufs rumaient d'un air indifférent.
Tout à coup, un rayon de soleil éclairant
L'épaisseur du fourré, laissa voir sous les ormes
Les fusils des Prussiens et leurs noirs uniformes.
"A nous! dit un berger... Sa voix vibraient encor,
Quand un coup de mousquet l'étendit roide mort.
Ils étaient dix contre un; d'ailleurs, que peuvent faire
De pauvres paysans contre des gens de guerre?...
On se rendit. Un chef écrivit le détail
Des parts que chacun d'eux avait dans le bétail,
Et leur remit, avec d'amères railleries,
Un bon sur le Trésor, payable aux Tuileries;
Puis en criant hurrah! les soldats, deux à deux,
Défilèrent, poussant le troupeau devant eux.
En mugissant, les bœufs et les génisses rousses
Tournaient le front d'un air plaintif, et leurs voix douces
Retentissaient au loin. Les paysans navrés
Les regardaient partir, muets, les poings serrés,
Et des larmes de feu brûlaient leur peau tannée...

Amour de la maison où notre race est née,
Haine de l'étranger, qui vient prendre au pays
Le blé de ses sillons et le sang de ses fils,
Fier sentiment du droit écrasé par la force,
C'est vous qui pénétrez nos cœurs à rude écorce!
Nous ne comprenons rien, nous autres laborieux,
Aux querelles des rois avec les empereurs,
Nous ne connaissons pas la gloire et ses chimères,
Mais nous savons que les enfants sont à leurs mères,
Que nos champs sont à nous, que le sang veut du sang,
Et nous nous soulevons comme un flot menaçant...

Les paysans, avec des pleurs dans les paupières,
Demeurèrent longtemps au milieu des bruyères.
Tout à coup, brandissant leurs faux, mêlant leurs voix,
Ils jetèrent un cri qu'au loin l'écho des bois
Répercuta comme un tonnerre, et l'œil farouche,
La rage dans le cœur, la vengeance à la bouche,
Ils bondirent parmi les ronces des halliers,
Comme un fauve troupeau de rudes sangliers.
Ils coururent ainsi jusqu'aux âpres falaises
Où les noirs charbonniers surveillaient leurs fournaises.
Tout un groupe vaillant vivait sur ces hauteurs:
Braconniers, bûcherons hardis et fiers lutteurs.